

**Rachele Raus**  
Université de Turin, Italie



Michel Berré, Béatrice Costa, Adrien Kefer, Céline Letawe, Hedwig Reuter, Gudrun Vanderbauwhede (dir.) (2019). *La formation grammaticale du traducteur*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 268 p.

Ce livre est issu d'une rencontre entre traducteurs, traductologues, didacticiens et grammairiens qui s'est tenue en 2017 à l'Université de Mons pour discuter d'un sujet normalement peu étudié : le rôle de la grammaire dans la formation du traducteur.

Le premier chapitre est rédigé par les directeurs de l'ouvrage. Ces derniers présentent l'objet et le plan du livre, qui se compose de quatre parties. La première est consacrée à la grammaire vue à travers le prisme de la traduction, la deuxième s'intéresse à l'« adéquation des théories grammaticales aux besoins de l'apprenti traducteur » (p. 19), la troisième se focalise sur la manière d'enseigner la grammaire en classe de traduction et la quatrième porte sur la didactique des langues mise en relation avec la didactique de la traduction. Les directeurs de l'ouvrage soulignent la nécessité, au niveau des maquettes d'enseignement, d'une réflexion sur le métier de traducteur et le besoin de réfléchir sur la manière dont les contenus grammaticaux doivent être décrits à des fins d'apprentissage pratique.

Dans la première partie du livre, le chapitre 2 de Peter Blumenthal (p. 39-51) analyse de manière contrastive des textes journalistiques français et allemands par rapport à la cohérence, mettant à jour cinq relations fondamentales : l'organisation hiérarchique des informations, la linéarité, l'équivalence, la contiguïté et la différence. L'auteur en conclut à une différence stylistique liée aux langues-cultures et à la manière dont celles-ci gèrent les genres et la norme. Micheal Helsund (p. 53-61) dresse une typologie du lexique à partir des contraintes grammaticales, en étudiant les cas du français et du danois. L'auteur propose un modèle qui distingue les niveaux universel, typologique et linguistique. Dans le chapitre 3, Jean Szlamowicz (p. 63-76) aborde le lexique d'après l'approche de la sémantique discursive, en prenant l'exemple du verbe en anglais et de la manière dont le traducteur doit tenir compte de la variation discursive du domaine notionnel concerné. Dans le dernier

chapitre de la première partie, le quatrième, Béatrice Costa et Bénédicte Van Gysel (p. 77-91) soulignent les limites du métalangage traditionnel dans l'enseignement de la grammaire : en effet, celui-ci ne permet pas de mesurer le vrai décalage existant entre langues-cultures qui ont des traditions terminologiques différentes. Elles défendent alors une stylistique comparée qui décrit « les grandes tendances structurelles des langues » (p. 83). Conscientes des limites de cette tendance, les auteures proposent d'inscrire la démarche stylistique dans la mouvance rythmique, en s'appuyant sur les études d'Henry Meschonnic sur le rythme.

La deuxième partie du livre s'ouvre par le chapitre signé par Marina Manfredi (p. 95-109), qui part du modèle proposé par Halliday et de la grammaire fonctionnelle en tant qu'outil qui peut se révéler utile en classe de traduction, notamment par rapport aux signifiés des mots en contexte et aux « choix » de traduction. Selon Alice Delorme Benites (p. 111-125), une bonne approche théorique de la traduction ne peut se passer ni de l'intégration de l'usage ni de la contrastivité. Dans le chapitre 7, l'auteure propose de rompre avec les théories génératives classiques pour proposer une « grammaire de constructions », qui s'affranchit des règles de transformation, dans la mesure où elle est non dérivationnelle, non modulaire et radicale. Delorme Benite s'appuie sur plusieurs exemples (le conditionnel, les prépositions, le passif) en français et en allemand pour montrer qu'il est nécessaire de s'affranchir de la tendance à l'universalisation et de prendre en compte la dimension sémantique. Le chapitre 8, rédigé par Jean-Pierre Gabilan (p. 127-145), présente l'approche métaopérationnelle à partir de l'exemple de la traduction de l'imparfait français en anglais. Cette approche s'appuie sur plusieurs outils (invariant, statut, portée, extralinguistique, orientation des énoncés) qui permettent de décrire le rôle de l'imparfait dans les différents contextes. Cristina Castellani et Sonia Gerolimich (p. 147-160) prennent l'exemple contrastif du passif italien et de sa traduction en français d'après l'approche de la méthode du Lexique-Grammaire, qui considère la phrase simple comme unité sémantique de base et permet à l'apprenti traducteur de développer des compétences métalinguistiques ciblées.

Alberto Bramati (p. 163-177) ouvre la troisième partie de l'ouvrage par un chapitre concernant la traduction du pronom clitique *on* en italien. À travers l'analyse des grammaires italiennes et française et en s'appuyant sur un corpus parallèle bilingue de textes contemporains en prose créé par des étudiants de l'Université de Milan, l'auteur recueille les informations grammaticales disponibles dans ces sources pour les utiliser à des fins de traduction, en retraçant des règles de traduction. Dans le cas du *on*, les trois emplois plus fréquents (indéfini générique, spécifique, neutre) permettent de dresser une typologie de traduction de ce pronom en italien. Dans le chapitre 11, Rudy Lock (p. 179-193) utilise des corpus électroniques français-anglais

comparables pour cerner les différences d'« usage grammatical » des deux langues afin d'améliorer la qualité de la traduction des textes. À ce sujet, il est donc utile de sensibiliser les étudiants à ces différences, d'autant plus qu'il s'agit d'une compétence qui permettrait de prendre en compte des aspects qui ne sont normalement pas considérés par les traducteurs automatiques.

Guillaume Deneufbourg (p. 195-208) clôt la troisième partie de l'ouvrage par l'étude contrastive d'un corpus néerlandais-français (le *Dutch Parallel Corpus*) afin de sensibiliser les étudiants à bien traduire la modalité des verbes, en particulier celle d'évidentialité, pour améliorer la qualité de leurs traductions.

Dans la quatrième et dernière partie du livre, le chapitre 13 d'Adrien Kiefer (p. 211-223) aborde la question des prépositions allemandes lors de leur traduction en français. L'auteur prend en compte les erreurs des étudiants lors de la traduction en cours de master à l'Université de Mons. En s'appuyant sur le schéma proposé par Malblanc, Kiefer en vient à proposer une typologie d'erreurs liée aux transgressions (par exemple du code linguistique de la langue de départ). Il en conclut que l'analyse statistique des erreurs serait largement profitable aux étudiants à des fins d'apprentissage de la traduction. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, Jim J.J. Ureel, Isabelle S. Robert et Iris Schrijver (p. 225-238) insistent sur la nécessité de sensibiliser les étudiants à la grammaire formelle, en prenant l'exemple d'apprentis traducteurs de l'Université d'Anvers, en Belgique.